

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 45 (1955)

Artikel: Réminiscences fribourgeoises

Autor: Helfer, Edouard

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005629>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sion annuelle à la «bonne fontaine» de Ste-Colombe a été rétablie, en 1933, par la paroisse d'Undervelier.

Mon grand-père maternel, né et élevé à Mervelier, qui vécut longtemps à Undervelier, et son ami dont le fils, Georges Schaller, devint Directeur de l'école normale des instituteurs disaient que le matin de la Ste-Colombe, à la piquette du jour, les pigeons domestiques et les ramiers venaient se baigner dans l'eau du bassin de la grotte.

Réminiscences fribourgeoises

par *Edouard Helfer*, Lausanne

I.

En comparant le district de la Singine avec celui du Lac on peut constater qu'il n'y a pas seulement la religion qui diffère, mais également la langue et les traditions. L'évolution historique a contribué à cette situation. Après la victoire des Confédérés, Morat fut administré par Berne et Fribourg conjointement. Le dialecte bernois y était prépondérant. De plus, Morat dut se soumettre à la réforme. Durant cette période, la Singine resta à l'abri des guerres et conserva la foi des ancêtres. Les relations entre la Singine et le Lac restèrent néanmoins cordiales. L'agriculture, les cultures fruitières, les grandes foires au bétail, ont contribué à maintenir des liens suivis et solides.

Certains us et coutumes cependant, dont il sera question ici, de caractère plutôt folklorique, ont disparu. Ils se pratiquaient encore jusqu'aux environs de 1900.

Tourbe. Les grands marais, sis entre Morat et Aarberg, livraient la tourbe à toute la population de la contrée. Elle ne servait pas seulement à la cuisine, mais également pour le chauffage des appartements. Car les chauffages centraux n'existaient pas encore, à cette époque-là. La tourbe était amenée dans de grands chars, dont les caisses à claire-voie convenaient bien pour ce genre de transports. Les caisses contenaient de 1 à 1½ toises (Klafter). Le transport depuis le char au galetas ou à la remise se faisait au moyen de grandes corbeilles rondes.

Monte-charge. Dans certaines maisons, cependant, était fixé à l'extérieur, sous le toit donnant accès au galetas, un genre de monte-charge à poulie dans laquelle passait une corde, permettant de monter des fardeaux, des marchandises et également la tourbe. Cet appareil simplifiait le travail dans les maisons à plusieurs étages.

Allumage. L'allumage de cette tourbe présentait cependant certaines difficultés. Il se faisait avec du bois de sapin et il fallait parfois recommencer deux ou trois fois jusqu'à ce que la tourbe prît feu.

Marchandes ambulantes. Or, dans les régions boisées de la basse Singine on mettait alors soigneusement de côté les parties de pin résineux (Kienholz) que l'on obtenait en fendant ce bois pour la fabrication d'échalas, de piquets, de lattes, etc. Ces bouts, d'une longueur de 20 à 25 cm qui fleuraient bon la résine, se liaient ensuite en bottes. Durant tout l'hiver, de pauvres vieilles, le grand mouchoir rouge cachant les cheveux et noué sous le menton, venaient vendre ces bottes au prix de 15 à 20 centimes, dans le bas du district du Lac. Ces vieilles faisaient parfois de 2 à 3 heures de chemin, un panier à double couvercle sur la tête et un autre à chaque bras. On accueillait toujours cordialement ces vendeuses à l'accent chantant du dialecte de la Singine et on leur offrait une assiettée de soupe ou une tasse de café. Avec une recette de 4 ou 5 francs au total, elles prenaient le chemin du retour, contentes et satisfaites de leur journée. Ah! le bon vieux temps!

Au premier printemps ces mêmes femmes venaient offrir des gentianes bleues, des rhododendrons et un peu plus tard des fraises délicieusement parfumées des bois, des myrtilles et autres petits fruits. Aujourd'hui, les moyens de transport développés ont fait disparaître ces us et coutumes ou du moins, les ont modifiés.

Cueilleurs de résine. En Gruyère, il existait jadis des cueilleurs de résine (*pèdzené*), produit naturel, qui était assez recherché à l'époque.¹

Quant à la tourbe, tout le monde connaît le rôle important qu'elle a joué durant les deux dernières guerres mondiales dans l'approvisionnement du pays en combustible.

II.

Charpentiers étrangers. Les charpentiers des pays nordiques avaient maintenu encore à la fin du siècle dernier, certaines traditions des corporations. Venant par deux ou en groupes, ils éveillaient spécialement la curiosité des gamins, qui les accompagnaient durant leur arrêt dans une localité, surtout en ville. Leur accoutrement les distinguait: habit foncé, pantalon démesurément large au bas, cravate formée par un long ruban flottant et chapeau noir d'une dimension telle qu'il pouvait abriter trois gamins à la fois. Mais il y avait plus: leur langage qu'on avait de la peine à comprendre était un mélange assez curieux de plusieurs dialectes, résultat de leurs longues pérégrinations à travers l'Europe. Car ces gaillards pratiquaient encore le compagnonnage. Aussi se présentaient-ils chez n'importe quel maître d'état afin d'obtenir un secours, s'ils ne trouvaient pas du travail. Comme ouvriers ils étaient très appréciés par leur sérieux et leurs connaissances du métier. Ces derniers temps on peut de nouveau rencontrer dans certaines villes de chez nous les charpentiers du Nord, toujours habillés de la même façon. Il faut croire que l'on sait apprécier leur travail.

¹ Le sobriquet est même resté aux habitants de Villarbeney: *lè pèdzené*. Est-ce par souci de rime, ou est-ce la preuve que les cueilleurs de poix y étaient nombreux? (N.d.l.R.)

III.

Fanfares ambulantes. Une agréable surprise de cette époque était l'apparition d'une fanfare ambulante allemande, formée de 10 à 12 musiciens. Pour nous autres gosses, c'étaient de grands artistes. En vérité, ils ne jouaient pas mal du tout. Ils donnaient des concerts dans les différents quartiers de la ville et dans les grands villages. On les accueillait toujours avec sympathie, car ils étaient corrects. Chaque musicien portait un costume simple de drap bleu foncé et un chapeau mou. L'un d'eux dirigeait, tout en jouant lui-même. Leur programme comportait des airs populaires, des morceaux de danses, et finalement un genre de musique symphonique, composée de trois courtes pièces avec l'adagio au milieu. Cette dernière musique produisait toujours une profonde impression sur tout le monde et nul gamin ne se serait permis de troubler l'audition. Aujourd'hui, nous avons les salles de concert et la Radio! Nos mamans nous permettaient de leur donner 5, 10 ou 20 centimes, selon les possibilités financières. On leur lançait depuis les fenêtres des pièces de monnaie enveloppées dans du papier de journal.

Comparaison. C'était l'époque où une grande miche de pain de 2 kilos coûtait 60 centimes, une demi livre de beurre autant, une bière 15 centimes et 1 litre de vin 60 centimes. L'argent avait encore de la valeur! Ces musiciens ambulants contribuaient à nous faire aimer la musique et surtout les mélodies populaires. Les chansons frivoles, celles que combattit plus tard avec tant de vigueur le cher abbé Bovet, étaient inconnues.

Anciennes coutumes de la paroisse d'Ecuvillens (Fribourg)

par *Denis Pittet*, Magnedens

Pour parler de ce qui se passait jadis dans une paroisse, dans une église, le mieux est certes de rester chez soi et, pour moi, de me remémorer les doux souvenirs d'enfance d'une vieille église, celle d'Ecuvillens, grande paroisse maintenant, scindée en deux, pour faciliter les exercices du culte.

Baptêmes

A Ecuvillens, la grande cloche au flanc de laquelle on peut lire le nom d'un vieux grenadier de Napoléon, le grenadier Chappuis, parrain de la cloche, sonnait pour le baptême d'un garçon. Elle a tinté, il y a plus de septante ans, pour celui qui écrit ces lignes. Quelques jours après, on baptisait une fille. Ce fut la seconde cloche qui tinta, celle qui est richement décorée et porte la dat de 1644. On sonnait *la chèkonda* pour les filles.

Quelques notes d'histoire

Elle est bien ancienne cette chère paroisse d'Ecuvillens. En 1138, l'année au début de laquelle le pieux Guillaume, seigneur de Glâne, fonda la